

# NOIR LUMIÈRE



David Bouchet

**MÉMOIRE**



**D'ENCRER**



**MÉMOIRE**   
**D'ENCRER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIRENCRER.COM](mailto:INFO@MEMOIRENCRER.COM)  
[MEMOIRENCRER.COM](http://MEMOIRENCRER.COM)

**NOIR LUMIÈRE**

DU MÊME AUTEUR

*Soleil* (roman)  
Chicoutimi, La Peuplade, 2015

David Bouchet s'adresse à l'île de son enfance, Gorée, à la femme aimée, et au pays qui l'a vu grandir, enfant blanc dans un pays noir. Face à son corps, à sa mémoire et à ses doutes, le poète pose la question : me reconnaissez-vous ? *Noir lumière* est une ode aux voix racinées déracinées qui revendiquent l'utopie.

Écrivain, poète et scénariste, **DAVID BOUCHET**, né en France, vit à Gorée dès la petite enfance, puis à Fann-Hock, quartier melting-pot de Dakar. Son premier roman *Soleil* (La Peuplade, 2015) a connu un grand succès. David Bouchet est également le scénariste de deux films : *La pirogue* (2012), réalisation de Moussa Touré, et *Wallay* (2017), réalisation de Berni Goldblatt.



DAVID BOUCHET

# NOIR LUMIÈRE







*à ma mère, Pierrette,  
première à éclairer ma vie*

*pour Nafy, ma terre, mon éternelle*



## PROLOGUE

Enfant, on m'appelait grand-père. Et cela faisait sourire ma mère. Plus que sourire même, fondre. Pourtant, je ne porte le prénom de personne, comme cela aurait dû être le cas pour que l'on m'appelle grand-père. Peut-être avais-je hérité d'une racine dont j'ignore encore aujourd'hui le chemin et la profondeur. J'étais alors un petit grand-père à tête blonde et je faisais mes premiers pas sur une minuscule terre brune chargée de l'une des histoires de l'Histoire la plus sombre qui soit. Gorée, petite île ocre et nature, flottant entre l'azur et l'Atlantique, au large de Dakar.

Je ne savais rien de cette histoire maudite, de cette porte du voyage sans retour, rien de l'horreur et de la tragédie, rien de l'absurde ignominie et de l'extinction des Lumières qui faisait d'un passé pas si lointain, cette nuit sans fin que fut la traite négrière... Mais de ce rien-là, de cette ignorance du désastre, de cette insouciance éclairée, mes petits camarades et moi, dans les ruelles sableuses de l'île, tirions chaque jour le meilleur lait de la vie. Ni âge,

ni couleur, ni race, ni nationalité, ni frontière, ni identité, il n'y avait que cette île et l'enfance posée dessus comme un papillon sur sa fleur.

Petit aïeul blanc sur la vieille roche noire, j'ai marché pieds nus les premières années de ma vie. En culotte de coton, la peau au soleil. Aux dires de ma mère, je quittais la maison vers cinq ou six heures le matin et ne revenais qu'à la tombée de la nuit. Elle ne s'en inquiétait jamais. Il faut bien une île pour élever un enfant... Je mangeais alors chez l'un ou l'autre de mes camarades, je siestais sur une natte, jouais sous le baobab de la place du marché, grimpais sur le muret de la plage ou sautais dans cette pirogue avachie sur le sable. Seules les hauteurs du Castel et de ses falaises nous étaient interdites. À mon retour, ma mère me trempait et me débarbouillait dans une baignoire, dans laquelle je m'endormais avant même qu'elle ait eu le temps de m'essuyer. C'est ainsi que je passais mes plus belles journées dans les ruelles lumineuses de mon enfance insulaire.

Je me suis fondu dans le sable et dans la roche de cette île, j'en connaissais les moindres paysages, les terrains de jeux, les sources d'ombre, je fréquentais ses vendeuses de fruits, ses marchands de bonbons, son imam, son curé, ses musiciens, ses mendiants et j'y croisais, sidéré, des prisonniers-balayeurs qui erraient chaînes aux pieds. Tout petit, je me suis fondu dans la peau et dans le cœur de mes frères et sœurs d'île. Les premiers mots sortis de